La clé d'or et l'idole sanglante

Bruno Judic

▶ **To cite this version:**

Bruno Judic. La clé d'or et l'idole sanglante : Le culte des reliques entre histoire et anthropologie. Dominique Barthélemy et Jean-Marie Martin. Liber largitorius. Etudes d'histoire médiévale offertes à Pierre Toubert par ses élèves, Droz, pp.597-613, 2003. hal-01187056

HAL Id: hal-01187056

https://univ-tours.hal.science/hal-01187056

Submitted on 25 Aug 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Publié dans : *Liber largitorius. Etudes d'histoire médiévale offertes à Pierre Toubert par ses élèves*. Réunies par Dominique BARTHELEMY et Jean-Marie MARTIN,
Genève, Droz 2003,
p. 597-613.

Bruno JUDIC

La clé d'or et l'idole sanglante: le culte des reliques entre histoire et anthropologie.

Le culte des reliques a suscité récemment des travaux brillants qui ont contribué puissamment à la fois à souligner sa place dans la société médiévale et à montrer sa signification véritable dans les structures mêmes de cette société (1). Il faut insister en particulier sur le renouvellement de l'hagiographie, cadre essentiel de ces études (2). Je

me permets de reprendre ce dossier par le rapprochement — fortuit — de quelques textes dont l'un ne relève nullement du domaine de l'histoire médiévale. Ce rapprochement, comme on le verra ci-dessous, pourrait renvoyer à la relation générale entre histoire et anthropologie, sur laquelle on dispose également de solides études récentes (3). Commençons par rapprocher trois textes bien connus des médiévistes et un quatrième d'une origine toute différente:

I. "En ce temps, Gondovald, alors dans la ville de Bordeaux, était très aimé par Bertrand l'évêque. Comme il recherchait les choses qui pourraient fournir un appui à sa cause, quelqu'un raconta qu'un certain roi d'Orient, ayant arraché un pouce au martyr saint Serge, l'avait greffé sur son propre bras droit. Lorsqu'il se trouvait dans la nécessité de repousser des ennemis, confiant dans ce secours, il dressait le coude de son bras droit et aussitôt la multitude des ennemis se mettait en fuite comme si elle était écrasée par la vertu miraculeuse du martyr. En entendant ces choses, Gondovald se mit à s'enquérir s'il y avait dans la localité quelqu'un qui ait eu l'avantage de se procurer des reliques de saint Serge martyr. Entre temps l'évêque Bertrand dénonce par animosité Eufron négociant parce qu'il l'avait autrefois tonsuré malgré lui, dans sa convoitise pour la fortune de cet homme. Or ce dernier dédaigneux passa dans une autre ville pour revenir lorsque sa chevelure eut repoussé. L'évêque déclare donc: "Il y a ici un Syrien nommé Eufron qui, faisant de sa demeure une église, y a placé des reliques de ce saint et il a observé de nombreux miracles émanant d'elles grâce à l'intercession miraculeuse du martyr. C'est ainsi qu'à l'époque où la cité de Bordeaux a brûlé dans un très grand

incendie, cette maison, bien qu'entourée de flammes, n'a pas du tout été touchée par le feu." A ces mots, Mummole se rendit aussitôt dans une course rapide avec l'évêque Bertrand à la demeure du Syrien et assiégeant l'homme, il lui enjoignit de lui montrer les saintes reliques. Lui refusa. Puis cependant réfléchissant que c'était dans quelque intention que cette question insidieuse lui était posée, il répliqua: "Ne fatigue pas un vieillard et n'outrage pas un saint; mais accepte de moi cent sous d'or et va t'en." Ce dernier insistant encore pour voir les saintes reliques, le Syrien offrit deux cents sous d'or, mais il n'obtint pas que l'autre se retirât sans avoir vu les reliques elles-mêmes. Alors Mummole fait dresser une échelle contre le mur, car les reliques étaient renfermées dans une petite châsse au haut du mur contre l'autel; il ordonna à son diacre d'y monter. Celui-ci, ayant gravi les degrés de l'échelle et appréhendé la châsse, fut saisi d'une telle frayeur qu'on pensa qu'il ne reviendrait pas vivant à terre. Cependant, ayant pris, comme nous l'avons dit, la petite châsse qui était suspendue au mur, il l'apporta. Mummole, l'ayant fouillée, repéra un os d'un doigt du saint qu'il ne craignit pas de frapper avec un couteau. Ayant placé, en effet, dessus un couteau, il frappa ainsi avec un autre. Après beaucoup de coups, le petit os, qui avait eu de la peine à se briser, se divisa en trois morceaux qui se dispersèrent en divers endroits. Je crois que cela ne plut pas au martyr que cet homme maniât ces reliques. Alors tandis qu'Eufron pleurait avec une véhémence croissante, tous se prosternèrent pour faire oraison en priant Dieu qu'il daignât montrer ce qui avait été arraché aux regards humains. Après l'oraison on découvrit les parcelles. Mummole, en ayant pris une, se retira, mais non pas, je le crois, avec la faveur du martyr, comme la suite l'a montré." (4)

II. “… Enfin je vous ai envoyé en tant que bénédiction une clé de saint Pierre apôtre provenant de son très saint corps; à propos de cette clé, il est arrivé un miracle que je raconte. Un certain Lombard était entré dans une cité dans les régions au-delà du Pô et avait trouvée cette clé; méprisant le fait que c’était une clé de saint Pierre, mais parce qu’il a vu qu’elle était en or, il sortit un couteau pour en faire quelque chose d’autre pour lui-même et pour la découper. Mais bientôt le couteau, avec lequel il avait voulu mettre la clé en morceaux, il se le fixa dans la gorge dans un accès de démence (saisi par l’esprit) et il tomba mort à la même heure. A cet endroit se trouvaient le roi des Lombards Autharith et beaucoup d’autres de ses hommes et celui qui s’était frappé lui-même gisait mort d’un côté, mais cette clé se trouvait à terre d’un autre côté; ils furent tous envahis d’une très violente peur à tel point que personne n’osait relever de terre cette clé. Alors un certain Lombard catholique, qu’on savait dévoué aux aumônes et à la prière, du nom de Mimiulf, est appelé et c’est lui qui a relevé de terre cette clé. Autharith, à cause de ce miracle, fit faire une autre clé en or et l’envoya en même temps que celle-ci à mon prédécesseur de sainte mémoire en indiquant quel miracle s’était produit par son intermédiaire. Je me suis donc appliqué à transmettre à votre Excellence cette clé par laquelle Dieu tout-puissant a fait périr l’homme perfide et orgueilleux, de sorte que, grâce à elle, vous qui l’aimez et le craignez, vous puissiez obtenir le salut présent et éternel.” (5)

III. “Ensuite dans la plaine de Florennes eut lieu la bataille au cours de laquelle le

comte Lambert [de Louvain] fut tué, sa tyrannie prit fin et, en même temps, un grand nombre de gens de l'autre côté furent tués aussi. C'est à propos de cet évènement que le seigneur évêque avait l'habitude de rappeler un fait étonnant et mémorable, aussi j'ai estimé convenable de le raconter. La nuit même où le comte Lambert se dirigeait vers Florennes pour y combattre, il commit l'inceste à Nivelles avec une certaine moniale. Celle-ci lui attacha dans la fibule de sa chemise de précieuses reliques de sorte que, par leurs mérites, dans le feu même de l'action, le danger s'évanouisse. Quand il fut arrivé sur le champ de bataille, il revêtit aussi par dessus ses autres vêtements une cuirasse et, comme c'est l'usage des guerriers (*bellantium*), il serra étroitement sur sa tête le casque de la cuirasse, par-dessous bien sûr étaient conservées les reliques dans la fibule de la chemise. Confiant dans cette protection, il se battait en restant impénétrable au fer [des épées adverses] jusqu'à ce que, par la volonté de Dieu, les saintes reliques traversent subitement les vêtements intermédiaires et la cuirasse et tombent loin de là sur un tas de pierres, roulées dans un morceau d'étoffe blanche. Aussitôt le comte perdit ses forces et s'écroula tué net. Un de ceux qui poursuivaient le comte avaient vu comment les reliques étaient tombées et pendant que d'autres s'acharnent sur l'ennemi, il cache rapidement ce qu'il a trouvé dans ses bottes. Après la bataille, revenu chez lui, il ressentit une vive douleur à la cuisse. Contraint par l'aggravation du mal, il avoua comment il avait trouvé cette sainte relique. Lorsque la rumeur eut rapporté ce fait aux oreilles du comte Herimann dont il était un chevalier (*miles*), Herimann désira vivement ces reliques recherchées et les obtint. Et cependant ensuite [à son tour] il les donna à l'empereur qui les avait demandées. Mais le seigneur évêque ne pouvait pas croire cet

inceste rapporté ci-dessus, jusqu'à ce que lui-même avec l'évêque Baldricus évente promptement l'affaire dans ce même monastère. Et là, la moniale, rouge de honte, avoua finalement sa faute." (6)

IV. "Un soldat originaire de Masinandraina devait, il y a soixante cinq ans, prendre part à une expédition guerrière dirigée vers l'Ikongo, pays situé au sud-est de Fianarantsoa. Rainiarovana — c'était le nom du soldat — était très anxieux. Il s'adressa à un *mpisikidy* (devin) pour savoir ce qui lui arriverait pendant la guerre. La réponse qu'il obtint fut très décourageante… Il s'adressa à un autre *mpisikidy*. Celui-ci lui dit…: "Va à la guerre, fais ta corvée. En cours de route, un des esprits des morts se révélera à toi. Fais ce qu'il ordonnera. Tu avanceras heureux, heureux et bien portant tu retourneras." Encouragé par ces paroles, il partit … il eut, une nuit, la révélation de l'un des morts. L'esprit lui dit: "Va seulement. Je te donnerai Imahaibe, le très-puissant, l'omnipotent. Tu ne tomberas pas à la guerre… l'*ody* (charme, idole) que je te donne doit être sanctifié et honoré d'un sang de valeur suprême, non pas du sang de taureau, non pas du sang de mouton ou d'autres animaux, mais du sang d'un enfant. Tu feras deux sortes de dieux. Tu appelleras l'un Betsiritra (grand intarissable), tu appelleras l'autre Isaramaroroka (rétribution surabondante). Les deux réunis auront un nom commun: Itsitiazazamena (celui qui n'aime pas un enfant rouge = enfant noble) … Le soldat trouvait — on peut le comprendre — que le sacrifice que l'esprit exigeait était exorbitant… Mais il se dit qu'il n'avait pas le choix, il fallait suivre le conseil de cet esprit. … Lorsque le soldat eut exécuté l'ordre de l'esprit: se baigner sept fois, l'esprit

lui apparut de nouveau. Il lui parla ainsi: Puisque tu n'es pas actuellement au milieu de ta famille, il est exigé de toi que tu prennes une partie de l'index de ta main gauche pour en faire une sanctification au dieu. Coupe la phalangette de ton index gauche et laisse dégoutter le sang sur une feuille." Le lendemain, "le jour au destin néfaste", l'esprit lui apparut de nouveau. Il prit un peu du sang qui était tombé sur la feuille et en enduisit les deux figurines de divinités. L'esprit lui dit encore: "Maintenant le dieu est sanctifié; tu feras ainsi chaque année." Le soldat revint sain et sauf de la guerre, comme le saint (devin) avait prédit. Mais à l'anniversaire de la "sanctification" de l'idole … il dut apporter le sacrifice que l'esprit avait exigé. … Lors du premier sacrifice anniversaire pratiqué, la fumée se porta sur un petit garçon, le petit-fils du soldat… le pauvre enfant fut mis à mort d'une manière révoltante… On enduisit d'abord les deux figurines du sang de l'enfant. On appliqua ensuite une tache de sang sur chacune des personnes présentes. Un vieillard, chrétien depuis plusieurs années et membre de la paroisse d'un village du district, est le frère de l'enfant qui fut la première victime de cette idole. … D'après ce que j'ai pu apprendre, le soldat n'a plus sacrifié d'enfant à son idole. Il n'était pas assez puissant pour oser sacrifier un enfant chaque année. … Voici comment il vendit son idole: un chef très puissant convoqua ses subordonnés féodaux et ses soldats à une réunion, où chacun devait apporter ses idoles afin de montrer ce qu'elles valaient… L'idole du soldat gagna le prix.… Le grand seigneur insista pour acheter cette idole puissante. Le soldat fut obligé de s'en séparer. Il reçut cent piastres pour prix de la vente, une très forte somme pour l'époque, somme qui a été la base de la grande fortune appartenant actuellement aux descendants du soldat. … Cette idole est ensuite

devenue la propriété d'un descendant du dit seigneur. Cet homme, que j'appellerai pour ne pas le nommer R.y., était connu pour sa dureté. Que R.y. sacrifiait annuellement un être humain à cette idole est bien connu. … D'après ce qu'on raconte, il y eut de tels abus que le premier ministre fut obligé d'intervenir en personne. Cela s'est passé une des dernières années, où le pays avait encore l'indépendance. Il paraît que le premier ministre a surpris R.y. pendant la cérémonie du sacrifice. Il s'est mis dans une grande colère et a menacé R.y. des punitions les plus dures s'il contiuait ces pratiques révoltantes. Mais on prétend que R.y. n'y prêta aucune attention. Dans ce temps de décadence, ce n'était pas le chef légal de l'Etat qui commandait, c'étaient les chefs de partis, leurs fils et leurs hommes, qui détenaient le pouvoir et ils en faisaient à leur guise.… On reprochait depuis un certain temps à R.y. sa dureté et sa cruauté. Ses esclaves s'adressèrent, les derniers temps, à d'autres seigneurs connus, pour leur demander de les acheter. Sinon, ils s'enfuiraient vers les Français à Diego-Suarez." (7)

Ces quatre textes sont présentés dans l'ordre chronologique. Le premier évoque un épisode de l'affaire Gondovald situé vers 585. A cette époque, le prétendant mérovingien Gondovald, revenu de Constantinople avec de grands moyens financiers (et donc soutenu en sous-main par la cour impériale), a réussi à rallier plusieurs grands personnages et à tenir une grande partie de l'Aquitaine (8). A Bordeaux il bénéficie de l'appui de l'évêque Bertrand, de Mummole, un grand laïc dissident du royaume de Gontran et d'autres grands issus du royaume de Chilpéric. Au cœur de ce récit, se trouve bien sûr l'histoire de la relique de saint Serge. Ce saint oriental était vénéré à Resapha

ou Sergiopolis sur l'Euphrate (9). Son culte semble se développer vraiment au Vème siècle. Ce témoignage, gallo-franc, du VIème siècle est exceptionnel. La relique est explicitement associée par Grégoire à l'Orient: c'est un roi d'Orient qui fait greffer un doigt de saint Serge sur son coude, c'est un Syrien, un marchand, qui possède une relique de saint Serge à Bordeaux. Le fait que Gondovald ait longtemps séjourné à Constantinople ajoute encore au caractère "oriental" de cette relique et explique sans doute l'intérêt qu'il lui porte.

Le deuxième texte est extrait d'une lettre du pape Grégoire le Grand; datée de 597, elle est adressée à Theoctista et André, deux grands personnages de la cour impériale, Theoctista est une sœur de l'empereur Maurice (10). C'est une femme que connaît bien Grégoire, qui a lui-même séjourné plusieurs années à Constantinople, et avec laquelle il entretient une correspondance riche sur des questions de spiritualité. Il faut donc voir derrière ce récit une certaine connivence entre le rédacteur et les destinataires. Par ailleurs le culte de saint Pierre, et les expéditions militaires des Lombards sont autant de faits massifs qui se passent de longues explications.

Le troisième texte nous amène au XIème siècle. Il s'agit d'un extrait du troisième livre des *Gesta* des évêques de Cambrai consacré à la vie de l'évêque Gérard (1012-1054). L'épisode raconté ici se situe vers 1015. Ces *Gesta* sont très célèbres, c'est dans cet ouvrage que Georges Duby avait repéré une expression de la trifonctionnalité, *oratores, bellatores, laboratores*, loué par l'évêque Gérard comme un modèle de l'organisation sociale. C'est aussi dans ces *Gesta* que cet évêque Gérard est présenté comme un adversaire puis comme un participant réticent au mouvement de la paix de

Dieu. Enfin ces *Gesta* ont été récemment commentés — y compris cet extrait sur la relique de Nivelles — par Dominique Barthélémy (11).

Le quatrième texte n'a aucun rapport avec les précédents. C'est un extrait d'un récit ethnographique rapporté par un missionnaire luthérien norvégien à Madagascar à la fin du XIXème siècle. Ce missionnaire a travaillé pendant environ un quart de siècle dans la région d'Antsirabé, au sud de l'Imerina, à la limite du Betsileo, donc sur les hautes terres centrales de Madagascar (12). L'association de ces quatre textes est le pur fait du hasard, ils ne constituent en rien un corpus. Plus exactement les trois premiers appartiennent au registre de l'Occident du haut moyen âge et sont certainement représentatifs du culte des reliques. Le quatrième provient d'un domaine tout à fait différent et le rapprochement avec les trois premiers est proposé à titre purement suggestif.

La première suggestion porte sur la notion de relique et sur les définitions qu'on peut en donner. Le culte des reliques connaît un essor croissant dans le haut moyen âge occidental. On sait qu'il mêle à la fois des sentiments compatibles avec la théologie chrétienne la plus élevée (vénérer dans des restes variés le témoignage de la vie terrestre d'un saint personnage et au-delà percevoir le fait que la grâce divine, qui s'est incarnée dans le Christ, agit dans la matière elle-même, dans la chair humaine elle-même, dans l'ensemble des perceptions sensibles de l'humanité) et des sentiments plus étrangers à cette même théologie chrétienne (par exemple fixer sur un objet un pouvoir "magique") (13). Evidemment en sortant du cadre chrétien, du contexte chrétien des textes médiévaux, avec le morceau d'ethnographie malgache, on se donne une borne opposée

permettant de voir jusqu'où tend ou ne tend pas la relique "chrétienne". La relique trouve son sens spirituel dans le souvenir d'un saint. De fait, chez Grégoire de Tours et chez Grégoire le Grand, la relique rappelle un saint qui est nommé: saint Serge, saint Pierre. En revanche, les *Gesta* de Cambrai évoquent une relique sans jamais nommer le ou la saint(e) qu'elle évoquerait. Sans doute le lieu d'où vient la relique pourrait être une indication, on en parlera un peu plus loin, mais cela reste très vague, car, on sait bien qu'au XIème siècle tout grand monastère dispose d'un grand nombre de reliques de nombreux saints. Cet anonymat est en soi un facteur de glissement tendanciel de la notion de relique.

Un autre élément apparaît nettement: la relique en tant que reste corporel du saint défunt est nécessairement reçue et peut éventuellement être partagée mais ne peut être fabriquée. Ainsi le doigt de saint Serge est en soi une rareté, a priori il ne pourrait pas y en avoir plus de dix; et la seule façon de répartir le trésor de puissance spirituelle qu'il représente est de le découper, ce que fait à grand-peine le duc Mummole. Pourtant dans le cas de la clé de saint Pierre, qui est incontestablement une relique dans le récit de Grégoire le Grand (14), il s'agit bien d'un objet fabriqué et qu'on peut d'ailleurs fabriquer à nouveau mais bien à grand prix, avec de grands sacrifices financiers. Si la relique peut être fabriquée, c'est encore un facteur de glissement tendanciel vers autre chose. De ce côté le récit malgache nous montre une "idole", traduction approximative de *ody* (qui se retrouve dans le mot malgache courant *fanafody* signifiant simplement "médicament"), et qui est un objet fabriqué mais dans des circonstances très particulières, avec un bois très dur, et avec des conditions de mise en œuvre qui en

rendent difficile — mais non impossible — la reproduction (15).

On doit s'interroger sur les fonctions de ces reliques. Une fonction première dans tous ces textes est la fonction guerrière, soit protection, soit soutien de l'action guerrière. Le doigt de saint Serge est greffé au coude du roi qui s'en sert pour repousser les ennemis. Et Gondovald, Mummole et l'évêque Bertrand veulent s'emparer de la relique d'Euphron à cause de leur implication dans une vaste entreprise guerrière, la tentative de conquête du pouvoir royal par Gondovald. La relique de Nivelles joue un rôle évidemment comparable dans la bataille de Florennes et on insiste bien sur la présence de la relique dans le combat lui-même, présence ou absence qui change radicalement l'issue du combat. Dans le récit malgache, l'idole est fabriquée avant tout pour un soldat et pour le protéger et le rendre vainqueur à la guerre. Seule peut-être la clé de saint Pierre paraît moins guerrière; mais le contexte est quand même celui de la guerre entre Lombards et Byzantins en Italie. Authari est roi des Lombards entre 584 et 590; la ville, visiblement tout juste prise par les Lombards pourrait être Brescello sur le Pô en 585 ou encore Côme en 589 où, selon Paul Diacre beaucoup de richesses des cités voisines avaient été rassemblées. On pourrait associer à Côme la présence de Mimiulf, ce Lombard catholique qui pourrait être le même personnage qu'un duc Mimulf mentionné par Paul Diacre, duc de San Giuliano sur le lac d'Orta, à l'ouest de Côme (et à l'ouest du lac Majeur, c'est le plus occidental des lacs alpins italiens) (16). La clé de saint Pierre est une prise de guerre.

La relique n'a pas seulement un rôle dans la guerre. Elle peut être en elle-même une puissance mortelle. Dans le cas de saint Serge, le diacre chargé de prendre la petite

châsse dans la maison d'Euphron est littéralement mort de terreur. Sans doute on l'envoie prendre cette châsse en montant sur une échelle, et la situation acrobatique ajoute au pittoresque de l'épisode, mais ce n'est pas l'échelle qui lui fait si peur c'est bien la châsse. La relique de Nivelles est la cause d'une douleur insupportable pour le chevalier qui l'a récupéré. La clé de saint Pierre est directement mortelle, elle suscite un accès de démence chez le Lombard qui prétendait la découper pour récupérer l'or et qui retourne le couteau contre lui-même. Dans le récit malgache l'idole a besoin de la mort d'un enfant pour exister comme idole, mais c'est précisément cette condition impérative qui pourrait nous renvoyer aussi à une explication fondamentale du "pouvoir" mortel de la relique chrétienne.

Relevons encore le lien entre la relique et l'argent. La relique est un objet de prix, qu'il soit "naturel" ou fabriqué. Le Syrien Euphron est prêt à fournir une importante somme pour qu'on le laisse tranquille avec sa relique; c'est un véritable marchandage, cent sous d'or, puis deux cents sous d'or, somme énorme. La clé de saint Pierre représente aussi un prix élevé puisqu'il a fallu fondre de l'or pour la fabriquer et que c'était vraisemblablement l'attrait de l'or qui poussait un Lombard à tenter de la découper. Dans le récit malgache, nous avons aussi une négociation financière; l'idole est vendue pour cent piastres, une somme énorme, dit-on, source de la fortune de toute une famille. Seule la relique de Nivelles n'est pas explicitement associée à une grosse somme d'argent.

Tous ces éléments, nom / anonyme, naturel / fabriqué, protection dans la guerre, capacité à tuer, forte valeur financière, constituent des caractères au moins extérieurs

d'un objet qui peut se situer dans un continuum de la relique à l'idole en passant par le fétiche, le talisman, etc… Il est peut-être important de noter que la possiblité de fabriquer l'idole correspond aussi à la possibilité de fabriquer la relique. Dans ce cas c'est Grégoire le Grand le promoteur de cette solution. Rappelons sommairement le contexte. Grégoire le Grand s'est opposé au démembrement des corps des martyrs romains et a résisté aux demandes émanant de la cour impériale de Constantinople de fournir des morceaux de reliques corporelles des plus grands saints romains (en particulier saint Paul). Pour défendre sa position Grégoire a besoin d'une doctrine de la relique qui suppose la fabrication; le tissu qu'on place sur le tombeau du martyr sera aussi efficace qu'un os du petit doigt; de même pour l'huile ou pour des fragments de chaîne ou pour une clé. La position de Grégoire répond sûrement à une grande hauteur de vue spirituelle. Puisque la relique n'est jamais qu'un intermédiaire pour une dévotion orientée vers Dieu lui-même (c'est très clair à la fin du texte, mais c'est le seul dans ce cas), n'importe quel objet peut être relique. C'est une façon de dissoudre le potentiel "magique" de la relique. Néanmoins comme la fabrication peut s'avérer très coûteuse on peut retomber par ce biais dans un phénomène offert par le récit malgache, l'idole fabriquée, objet de prix, puissance de protection et de mort, et qui ne semble renvoyer qu'à elle-même (17).

Toutes ces réflexions ne concernent que la relique en tant qu'objet. Il faut cependant s'intéresser à un autre aspect de la relique, c'est son rôle de révélateur de réseaux, de hiérarchies et de circulation du "capital symbolique". Dans le récit de

Grégoire de Tours, la relique semble d'abord débusquée par l'évêque Bertrand dans la mesure où sa seule présence transforme la maison profane du marchand syrien en église passant de ce fait sous la juridiction théorique de l'évêque. La relique se trouverait ici à l'articulation entre les laïcs et les clercs. Mais ce n'est pas le plus important. Ce qui compte c'est la tentative d'associer la relique à un pouvoir royal sur le modèle "oriental". Euphron est réputé indigne de la posséder, le diacre qui va la récupérer se sait indigne de la toucher, Mummole en revanche se croit permis de la couper en morceaux. On suppose que l'un des morceaux devait aller jusqu'à Gondovald mais Grégoire n'en parle pas et la suite de l'histoire, comme il dit, a mal tourné pour Mummole comme pour Gondovald (ils sont l'un et l'autre tués lors de la prise de Comminges quelques mois plus tard). La clé de saint Pierre ne se laisse pas prendre par le premier venu. La mort du guerrier lombard oblige à chercher un porteur suffisamment "fort"; c'est un Lombard catholique qui est capable de l'opération. Néanmoins on comprend que la clé va appartenir au roi qui lui-même l'envoie, avec un double, au pape le prédécesseur de Grégoire (Pélage II). Dans ce cas la hiérarchie spirituelle que Grégoire veut souligner interfère de façon évidente avec une hiérarchie sociale, militaire (soldat, duc, roi) que la circulation du trésor pourrait renforcer ou fragiliser (18).

Dans le cas de la relique de Nivelles, la circulation de la relique est particulièrement intéressante. Elle passe d'une religieuse au comte Lambert à la suite d'un inceste. L'inceste peut avoir un sens spirituel général mais le rédacteur et l'évêque Gérard sont intéressés à la question des degrés de parenté permettant ou non le mariage. Quelques lignes auparavant (§ 10) on évoque un projet de mariage entre Rainier, neveu

de ce comte Lambert, avec une fille du comte Hermann. Ce mariage doit sceller une réconciliation des deux lignages. Pourtant l'évêque Gérard souligne le risque d'inceste à cause d'une trop grande proximité de parenté. Il se laisse convaincre par l'appel à l'autorité de Grégoire le Grand dans une lettre à Augustin de Canterbury qui tolère un mariage à un degré plus rapproché (19). La religieuse pouvait fort bien appartenir à l'un ou l'autre de ces lignages. On notera aussi que le comte Lambert non seulement ne craint pas de porter une telle relique mais qu'il en est capable, pendant un certain temps il combat avec succès. Il est finalement privé de la relique par une intervention divine totalement externe. La relique est récupérée par un *miles* qui la met dans sa botte mais ne peut physiquement la supporter. La relique passe alors au comte Hermann, l'adversaire du comte Lambert, et sans doute un oncle de l'évêque Gérard. Mais le comte Hermann ne la conserve pas et elle rejoint l'empereur (Henri II). Cette circulation de la relique qui souligne nettement la hiérarchie de l'empire peut aussi entraîner des hypothèses sur son origine. Nivelles est le monastère pippinide par excellence où se trouvent les restes de Gertrude et d'Itta. Si la relique est constituée d'un fragment de l'un de ces corps non seulement saints mais pré-carolingiens, elle ne peut aller que vers l'héritier des Carolingiens c'est à dire l'empereur. On se souviendra quand même que le comte Lambert avait aussi du sang carolingien comme beaucoup d'autres aristocrates du XIème siècle dans cette région et qu'il pouvait se croire qualifié à "porter" une telle relique (20).

Dans le récit malgache, la circulation de l'idole souligne une hiérachie politico-sociale. Le soldat qui a fabriqué l'idole se révèle incapable de la conserver; elle est trop

puissante pour lui. L'idole passe alors à un chef très puissant qui a des "subordonnés féodaux" et qui est capable de tuer un enfant chaque année pour maintenir le pouvoir de l'idole. Pourtant un tel pouvoir est contesté (21). Le premier ministre réclame sinon l'idole, du moins la fin des sacrifices humains et donc la mort de l'idole. Apparemment en vain. Mais un autre personnage puissant — et collectif — se profile à l'horizon, les Français, à Diégo-Suarez, chez qui se réfugient les esclaves qui veulent échapper au sacrifice. Les indications de Lars Vig permettent de préciser le contexte historique: "il y a soixante-cinq ans" fait remonter vers 1835; à cette date le royaume merina sous le règne de Ranavalona Ier, la reine cruelle, étend sa domination sur les royaumes côtiers en particulier vers le sud. Plus tard, la dynastie royale se convertit au christianisme dans sa version protestante en 1869. Le premier ministre est alors l'époux de la reine. Il est chrétien et doit en théorie réformer les mœurs du royaume. En pratique durant les dernières années, à partir de 1885 environ, le royaume sombre dans l'anarchie. Les deux puissances coloniales concurrentes se sont mises d'accord, Zanzibar à l'Angleterre, Madagascar à la France, sur le dos du premier ministre malgache. L'idole a donc ici un formidable pouvoir de révéler des enjeux politiques et une hiérarchie implicite avant même que la conquête coloniale ne soit engagée.

Ainsi la relique peut se définir, en creux, comme un révélateur de hiérarchies sociales et de réseaux familiaux. Elle n'est donc plus rien en elle-même, n'importe quoi pourrait être relique ou talisman ou idole, c'est une situation déterminée où les personnages doivent préciser leur place, défendre leur rang, revendiquer une position, qui est créatrice de "relique", qui appelle une circulation de pouvoir, un passage de

témoin ou encore le principe de la “patate chaude”. La relique, comme le fétiche des anthropologues, se tient dans l’écart entre une matière quelconque et l’immatérialité du sens (22).

On peut introduire encore un troisième niveau de lecture de ce (faux) dossier. On doit considérer le rapport entre le récit et le rédacteur. Chaque rédacteur est diversement impliqué dans chacun des récits. Mais cette implication n’empêche pas une distance par rapport au récit lui-même. Grégoire de Tours n’a pas été, semble-t-il, partisan de Gondovald. Il est resté fidèle à Sigebert puis à son fils Childebert II. Les agitations des partisans de Gondovald et tout spécialement de son collègue l’évêque de Bordeaux semblent lui apparaître un peu dérisoires. Mais Grégoire de Tours a aussi beaucoup d’intérêt pour le culte des reliques et il est prêt à suivre les exploits de la relique de saint Serge; son rôle militaire, la protection contre l’incendie, la terreur inspirée au diacre, tout cela est acceptable pour l’évêque de Tours. L’épisode apparaît comme une tentative manquée de manipulation des reliques, mais l’évêque de Tours reconnaît la possibilité de cette manipulation (23).

Dans le cas de Grégoire le Grand, la distance du narrateur et du récit semble plus grande. Elle s’accompagne d’une forme de clin d’oeil avec les impériaux correspondants. Certes Grégoire le Grand est bien convaincu de la puissance de saint Pierre. Il s’agit bien de rappeler aux milieux de la cour de Constantinople que Pierre est toujours à Rome. Mais il s’agit de montrer que les Lombards ne sont jamais exactement ce qu’on croit. Alors qu’ils viennent de conquérir une ville, un guerrier se suicide sous

l'effet de la relique mais après la prise de la ville. La relique est sauvée par un autre Lombard qui est catholique. Le roi lui-même, Authari, durement qualifié dans d'autres textes de Grégoire le Grand, a ici la politesse d'envoyer l'objet à Rome. A ces considérations politiques se superposent le débat sur la nature des reliques (cf. supra). Tout cela fait de ce court récit une construction très allusive (24).

A Cambrai le rédacteur rappelle qu'il porte la plume pour son évêque. C'est Gérard qui l'inspire: "le seigneur évêque avait l'habitude de raconter un fait étonnant… aussi j'ai estimé convenable de le raconter". Et à la fin les deux évêques, de Cambrai et de Liège, ordonnent une enquête qui permet de faire avouer la moniale coupable. Mais au fait qu'est-ce qui est "étonnant" pour l'évêque Gérard? La nature de la relique? la circulation de la relique? Apparemment non, ce qui est étonnant c'est l'inceste de la religieuse. On retrouve là ce thème de l'inceste qui inquiète l'évêque Gérard (cf. supra). L'enquête a porté sur le comportement de la religieuse. La distance du narrateur / évêque au récit est une distance entre l'autorité épiscopale et un monachisme féminin suspect. La distance entre l'évêque et ce récit est une incitation à une certaine réforme ecclésiastique (25).

Dans le récit malgache, la distance du rédacteur au récit paraît beaucoup plus grande et pourtant… Ce qui fait la force de l'idole c'est le sang d'un enfant ou plus généralement le sang humain puisqu'il suffit, pour "l'amorcer", que le soldat s'entaille le doigt et laisse couler un peu de son sang sur les deux figurines de bois. Le sacrifice humain est évidemment souligné par Lars Vig qui cherche à dénoncer une pratique cruelle. Mais le récit est peut-être révélateur aussi d'autre chose. Quand l'esprit

s'adresse au soldat, il lui annonce un *ody* très puissant qui a besoin de sang non pas d'un taureau ou d'un mouton mais d'un enfant. On ne peut s'empêcher de penser qu'un tel discours a une portée allégorique et peut avoir des échos chrétiens. Il est facile de songer à une certaine réinterprétation du message chrétien: "l'Enfant-Jésus" et "Jésus qui a versé son sang pour l'humanité". On peut d'ailleurs, à l'appui de cette idée, noter quelques dates: en 1835 est parue la première traduction complète de la Bible en malgache, la mission chrétienne (protestante) a commencé en 1818 dans le royaume merina. Mais nous sommes ici assez loin de Tananarive. Sur les côtes, différentes missions chrétiennes se sont implantées apparemment sans succès depuis longtemps. En particulier les Lazaristes de saint Vincent de Paul au XVIIème siècle à Fort-Dauphin sur la côte sud. Des thèmes chrétiens ont donc largement eu le temps de pénétrer dans la culture malgache, qui a aussi absorbé, depuis le XIIème siècle, des bribes de thèmes musulmans sans conversion à l'Islam (26). Le missionnaire lui-même ne semble pas voir de tels échos mais, à son tour, il crée, dans son récit, un effet de proximité, pour souligner la réalité des sacrifices humains: "un vieillard, chrétien depuis plusieurs années et membre de la paroisse d'un village du district, est le frère de l'enfant qui fut la première victime…" Si, par ailleurs, on revient à l'origine de la relique chrétienne, c'est un reste du corps d'un martyr, saint Serge, saint Pierre, qui a été torturé, mis à mort, qui a versé son sang. L'effusion de sang, si nécessaire à l'idole Itsitiazazamena, est nécessaire aussi à la relique chrétienne (27).

Ainsi ce thème de la relique met en œuvre différentes démarches intellectuelles où

le domaine propre de l'Occident médiéval peut être sollicité à partir d'autres champs de recherche. L'anthropologie malgache fournit un cas de référence intéressant mais certainement ni plus ni moins que d'autres domaines. Il a paru possible de croiser les quatre textes pour les soumettre à trois types d'interrogation: premièrement, dans chaque texte on nous parle de "quelque chose" (relique, idole) qui appelle un effort de définition; deuxièmement cet effort de définition amène à déplacer l'interrogation vers la manifestation de hiérarchies religieuses et politiques; enfin chacun de ces textes est un récit et témoigne des intentions d'un auteur ou d'un narrateur; la position de chaque narrateur par rapport à son récit est bien sûr aussi un enjeu de l'écriture de l'histoire. Finalement le récit malgache se voit déplacé du champ de l'anthropologie au champ de l'histoire dans le mouvement même qui tendrait à voir de l'anthropologie dans des récits historiquement très datés du Moyen Âge.

Notes:

1. Cf. Patrick GEARY, *Furta sacra, le vol des reliques au moyen âge*, 1993 (version originale 1978) et *Les reliques, objets, cultes, symboles. Colloque de l'université du Littoral*, éd. par Edina BOZOKY et Anne-Marie HELVETIUS, Brepols 1999, en particulier Jean-Claude SCHMITT, Les reliques et les images, p. 145-168, E. BOZOKY, La politique des reliques des premiers comtes de Flandre, fin du IXème - fin du XIème siècle, p. 271-292 et A.M. HELVETIUS, Les inventions de reliques en Gaule du Nord IXème-XIIIème siècle, p. 293-312.

2. Cf. Peter BROWN, *Le culte des saints. Son essor et sa fonction dans la chrétienté latine*, Paris 1984 (version originale 1981) et ID. "Enjoy the Saints in Late Antiquity", dans *Early Medieval Europe* 2000, p. 1-24, qui tient compte du débat suscité par le livre de 1981. *Manuscrits hagiographiques et travail des hagiographes. Etudes réunies et présentées* par Martin HEINZELMANN, Beihefte der Francia 24, Sigmaringen 1992.

3. Cf. Michel LAUWERS, "religion populaire", culture folklorique, mentalités. Notes pour une anthropologie culturelle du moyen âge, RHE 82, 1987, p. 221-258, et Dominique BARTHÉLEMY, La théorie féodale à l'épreuve de l'anthropologie, note critique, dans *Annales HSS* 1997, p. 321-341, qui donnent les développements récents d'un débat lancé dans le n° des *Annales ESC* "Histoire et structure" de 1971.

Mentionnons en particulier Jacques LE GOFF et Pierre TOUBERT, Une histoire totale du Moyen Âge est-elle possible?, dans *Actes du 96ème congrès national des sociétés savantes. Section de philologie et d'histoire jusqu'à 1610*, Paris B.N. 1978, p. 31-44.

4. Grégoire de Tours, *Dix livres d'Histoires*, VII, 31, trad. R. LATOUCHE.

5. GREGORII MAGNI *Registrum epistolarum*, CCSL 140, ep. 7, 23, juin 597, à la patricienne Theoctista et à André.

6. *Gesta episcoporum cameracensium*, III, 12, ed. L. BETHMANN, MGH *Scriptores* VII, Hanovre 1846. Cf. aussi D. BARTHÉLEMY, *L'an mil et la paix de Dieu*, Paris 1999, p. 456 pour une autre traduction du même passage.

7. Lars VIG, *Croyances et mœurs des Malgaches*, traduit du norvégien par E. FAGERENG, édité par Otto Christian DAHL, Tananarive, Imprimerie luthérienne 1977. Cet extrait appartient à un article: "Les sacrifices humains à Madagascar" écrit en 1901. J'ai fait des coupures (…) dans le récit pour lui conserver une dimension aisée à commenter. J'ai néanmoins respecté le texte au maximum: les coupures sont pratiquées au fil du texte, il n'y a pas de déplacements ou de textes rapportés.

8. Cf. B.S. BACHRACH, *The Anatomy of a Little War. A Diplomatic and Military History of the Gundovald Affair (568-586)*, Boulder - Oxford 1994. Ian WOOD,

Merovingian Kingdoms, Londres 1994, p. 93-100. En dernier lieu Constantin ZUCKERMAN, “Qui a rappelé en Gaule le ballomer Gondovald?” dans *Francia Moyen Age* 25/1, 1998, p. 1-18.

9. cf. P. MARAVAL, *Lieux saints et pèlerinages d’Orient*, Paris 1985, p. 349-350.

10. Cf. R. MARKUS, *Gregory the Great and his World*, Cambridge Univ. Press 1997, p. 20 s.

11. Cf. G. DUBY, *Les trois ordres ou l’imaginaire du féodalisme*, Paris 1978, en part. p. 25-61; D. BARTHÉLEMY, op. cit.

12. On trouvera des indications sur la carrière de Lars Vig (1845-1913) dans Jean-Pierre DOMENICHINI, *Les dieux au service des rois. Histoire orale des sampin’andriana ou palladiums royaux de Madagascar*, Paris CNRS 1985, p. 11-13, après avoir étudié à l’Ecole de la Mission de Stavanger, il arriva à Madagascar en 1874 et travailla dans le Vakinankaratra, région concernée par le récit, jusqu’en 1902. Voir aussi L. VIG, *Les conceptions religieuses des anciens Malgaches*, trad. Bruno HUBSCH, Tananarive, imprimerie catholique, 1973.

13. Dans le premier cas on pourrait faire la comparaison avec la notion de relique dans le bouddhisme, cf. Nur YALMAN, Les moines bouddhistes ascétiques de Ceylan, dans

John MIDDLETON, *Anthropologie religieuse, textes fondamentaux*, trad. franç. 1974, en part. p. 160, symbolisme des ossements et “relique” de la dent du Bouddha.

14. Cf. J.M. Mc CULLOH, The Cult of Relics in the Letters and Dialogues of Pope Gregory the Great: a Lexicographical Study, dans *Traditio* 32, 1976, p. 145-184.

15. Rappelons que la notion d’objet fabriqué, factice, en latin *facticius*, est l’étymologie du mot *fetisso* ou *feitizo* que les Portugais emploient à la fin du XVème siècle pour qualifier les objets “magiques” des Africains et qui donne en français “fétiche”.

16. Cf. Paul Diacre, *Histoire des Lombards*, IV, 3, trad. F. BOUGARD, 1994, p. 77.

17. La lettre de Grégoire à l’impératrice Constantina, en juin 594, ep. 4, 30, contient les récits essentiels: valeur des reliques de contact (le tissu qui saigne) et interdiction de depécer les corps saints. On rapprochera ces réflexions des belles pages consacrées par D. BARTHÉLEMY, op. cit., p. 322-329, aux châsses-reliquaires et particulièrement à la statue de sainte Foy à Conques et les développements qu’elle inspire à Bernard d’Angers. Dans le cas de l’”idole” malgache, il faut associer cet objet à tous les “charmes”, objets fabriqués, impliqués dans les pratiques religieuses ancestrales cf. L. VIG, *Charmes. Spécimens de magie malgache*, Oslo 1969 et Jorgen RUUD, *Taboo. A Study of Malagasy Customs and Beliefs*, 2ème éd. Tananarive 1970.

18. Les deux récits de Grégoire de Tours et de Grégoire le Grand sont d'ailleurs liés aussi par le rôle du gouvernement impérial de Constantinople dans l'Occident de la seconde moitié du VIème siècle, cf. W. GOFFART, Byzantine Policy in the West under Tiberius II and Maurice: The Pretenders Hermenegild and Gundovald (579-585), dans *Traditio* 13, 1957, p. 73-118.

19. C'est ici l'occasion de rappeler l'importance des travaux de Pierre TOUBERT sur le mariage, en dernier lieu: "L'institution du mariage chrétien de l'Antiquité tardive à l'an mil", dans *Morfologie sociali e culturali in Europa fra Antichità e Alto Medioevo Settimane… di Spoleto* 45, Spolète 1998, p. 503-549.

20. On pourrait aussi rappeler que la manifestation de pouvoirs et de hiérarchies se fait aussi par l'accumulation de reliques. Dans les Gesta de Cambrai, III, 49, ed. L. BETHMANN, p.483-484, en 1030 pour faire la dédicace de la nouvelle cathédrale on rassemble toutes les reliques disponibles à Cambrai et on installe à la place d'honneur la relique de saint Géry le premier évêque et tout autour les reliques de ses successeurs ainsi que des autres saints, cf. H. PLATELLE, Cambrai et le Cambrésis au XIème siècle, dans *Revue du Nord* 58, 1976, p. 349-381. Pierre TOUBERT, *Les structures du Latium médiéval*, 1973, p. 838-839, évoque un phénomène comparable d'accumulation de reliques: les évêques rassemblés pour une dédicace dans le Latium de la seconde moitié du XIIème siècle apportent avec eux des reliques.

21. On notera que le récit malgache comporte aussi une compétition entre idoles qui pourrait faire penser aux compétitions entre reliques. Une telle compétition manifeste évidemment très bien le principe de hiérarchie et contribue aussi à renforcer la hiérarchie ou l'expression d'un pouvoir en cas de rassemblement de reliques cf. supra.

22. Cf. Mary DOUGLAS, *De la souillure*, trad. franç. 1981, qui souligne, p. 117, à propos des pouvoirs "l'idée d'une corrélation entre l'autorité explicite et un pouvoir spirituel contrôlé". Elle s'inspire aussi des réflexions de Jean POUILLON, *Fétiches sans fétichisme*, Paris 1975, qui souligne, en part. p. 104-119, que "le fétiche est ce qu'on ne parvient pas vraiment à penser… le fétiche est signification, n'est que signification".

23. Cf. Martin HEINZELMANN, *Gregor von Tours "Zehn Bücher Geschichte". Historiographie und Gesellschaftskonzept im 6. Jahrhundert*, Darmstadt 1994, p. 58-59. C. ZUCKERMAN, art. cit. supra, montre que Grégoire à la fois dissimule la véritable raison du retour de Gondovald en Gaule et en donne finalement tous les éléments. On rappellera en outre que Grégoire de Tours est typiquement un "impresario" du culte des saints dans le vocabulaire de Peter Brown, cf. supra et Brigitte BEAUJARD, *Le culte des saints en Gaule*, Paris 2000, en part. p. 194-195.

24. L'attitude spirituelle de Grégoire est développée par Claude DAGENS, *Grégoire le Grand. Culture et expérience chrétiennes*, Paris 1977, p. 225 s. C'est cette attitude qui

commande ses relations aussi bien avec les Lombards qu'avec la cour impériale. Mais la cour est un milieu complexe où Grégoire sait jouer de son réseau familial. Sur les relations de Grégoire avec Byzance, E.H. FISCHER, Gregor der Grosse und Byzanz. Ein Beitrag zur Geschichte der päpstlichen Politik, dans *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte. Kanon. Abt.* 36, 1950, p. 15-144, et Lellia CRACCO-RUGGINI, Grégoire le Grand et le monde byzantin, dans *Grégoire le Grand. Actes publiés* par J. FONTAINE, R. GILLET et S. PELLISTRANDI, Paris CNRS 1986, p. 83-94. Le culte de saint Pierre chez Grégoire a été récemment étudié par Francesca COCCHINI, Gregorio Magno e la dottrina della 'triarchia petrina', dans *Studia Patristica*, vol. XXXVIII, Peeters Leuven 2001, p. 377-384.

25. Il faut rappeler ici les analyses de G. Duby et de D. Barthélemy, cf. supra note 11. Mais on soulignera aussi tout ce qu'impliquent la logique du récit et la perspective du narrateur. La comparaison des quatre récits peut prendre un sens dans la tension entre la recherche de modèles théoriques et le récit — unique — des évènements, cf. Paul RICŒUR, *Temps et récit*, tome I, Paris 1983.

26. Cf. B. HUBSCH, Premiers contacts du christianisme et de Madagascar, dans *Madagascar et le Christianisme*, dir. par B. HUBSCH, Antananarivo-Paris 1993, p. 163-184 et Françoise RAISON-JOURDE, *Bible et pouvoir à Madagascar au XIXème siècle. Invention d'une identité chrétienne et construction de l'Etat*, Paris 1991, p. 18-19 et 692-696.

27. Cf. F. RAISON-JOURDE, op. cit., p. 784-787, la conjoncture des années 1885-1891 en Imerina permet le retour à des sacrifices humains et révèle dans l'imaginaire malgache des rapprochements entre ces sacrifices et certaines formes de la piété catholique (le Sacré-Cœur). Il convient bien sûr de rappeler avec force que la mise en parallèle de nos quatre textes n'implique en rien l'existence de "stades historiques" qui placerait telle société dans un "moyen âge" universel et improbable. Cette mise en parallèle est simplement et empiriquement un petit test de croisement entre histoire et anthropologie, à ce sujet et sur le thème du don cf. M. GODELIER, *L'énigme du don*, Paris 1996, qui montre la "réhistoricisation" actuelle de thèmes anthropologiques classiques tels que le potlatch ou la kula.